Dixième Année. — N° 229 15 JUILLET 1906 Le Numéro : 50 Centimes.

L'ÉCHO

DU

MERVEILLEUX

REVUE BI-MENSUELLE

*Quelques-uns de nos abonnés qui reçoivent l'*Echo du Merveilleux *avec un retard de plusieurs jours et qui, parfois même, ne le reçoivent pas du tout, semblent nous rendre responsables du préjudice qui leur est ainsi causé.*

Nous tenons à les assurer de nouveau que notre service d'envoi est régulièrement fait et que l'Administration des Postes est seule responsable des négligences dont ils se plaignent.

Le dernier numéro notamment a été distribué d'une façon absolument défectueuse.

Nous venons d'adresser une plainte en règle à M. Bérard, et nous voulons espérer qu'il y sera fait droit.

LA PSYCHOMÉTRIE

A PROPOS DE LA BACCHANTE D'ANTINOÉ

La Chiromancie commence à passer de mode dans les salons. Elle est détrônée par la Psychométrie. Vous savez ce qu'on entend par là. C'est le don que possède ou que prétendent posséder certains *médiums* de ressusciter, en approchant tel objet donné de leur front, les impressions éprouvées par les personnes avec qui cet objet a été longtemps en contact. Mme Louis Maurecy, dans un de ses récents articles (1), vous a fait assister à des expériences. Vous avez pu juger, par son récit, que malgré son nom scientifique, ce moyen d'investigation dans le passé manquait un peu de précision. Mais vous avez pu vous rendre compte également que, s'il ne donnait pas des résultats toujours exacts, il ne donnait pas non plus des résultats toujours erronés. Un objet, quel qu'il soit, a toujours passé par tant de mains, qu'il n'est pas étonnant que le médium psychomètre, même s'il est très lucide, éprouve quelque difficulté, dans la confusion des images qui s'évoquent, à discerner celles qui s'appliquent à un personnage déterminé. C'est du moins l'explication que donnent ceux qui croient à la Psychométrie.

Quoi qu'il en soit, la Psychométrie fait fureur en ce moment. Il ne lui manquait, pour être tout à fait prise au sérieux, qu'une sorte de consécration officielle. M. Gayet vient de la lui donner.

M. Gayet est cet explorateur infatigable, ingénieux et érudit qui dirige les fouilles d'Antinoé. Chaque année, le musée Guimet s'enrichit, grâce à lui, de nouvelles merveilles archéologiques. Cette année, les recherches de M. Gayet ont été particulièrement fructueuses. Il a rapporté, entre autres raretés, plusieurs momies dorées.

Ces momies datent de l'époque romaine, de l'époque d'Antonin II, ainsi que le démontrent les pièces de monnaie trouvées dans les sarcophages, et elles ont, de leur vivant, occupé des rangs élevés dans la société d'alors. Une collection de portraits l'atteste qui, par leur facture, rappellent la manière des primitifs italiens.

La principale sépulture que M. Gayet a découverte est celle de la favorite d'Antinoüs. Favorite, non pas dans un sens dogmatique, au pied de la lettre, mais avec une interprétation plus large. Dans l'Egypte antique, l'épouse même du Pharaon est appelée la grande favorite royale. Elle prend part, avec ce titre, à certaines cérémonies religieuses, à celles surtout qui ont pour objet de préciser les réincarnations de l'existence. Elle représente alors la part du principe féminin à la réincar-

(1) *Echo du Merveilleux* du 15 janvier 1906.

nation. C'est ainsi que la favorite d'Antinoüs, grande favorite royale, s'appelle aussi d'un nom que M. Gayet traduit : la dionysiaque.

— « J'ai fouillé pour en être sûr, a-t-il déclaré à un rédacteur de l'*Eclair*, les plus intimes pratiques du culte d'Antinoüs. A le supposer par différents attributs retrouvés dans sa tombe : thyrse terminé par une pomme sèche et différents objets se rattachant au culte dionysiaque, j'ai jugé qu'elle devait jouer le rôle d'une véritable Bacchante. »

M. Gayet a même fait plus, et c'est par là surtout où nous voulions en venir, il a interrogé un psychomètre. Il lui a donné un anneau d'or extrait du doigt de la présumée Bacchante.

Le psychomètre regarda d'abord l'anneau fixement, puis, fermant les yeux, se l'appliqua sur le front. Au bout de quelques instants, son visage s'altéra, plissé par des contractions nerveuses. Parfois même, ses traits se décomposaient, quand le spectacle était trop effrayant, trop tragique.

Car voici ce qu'il voyait (c'est M Gayet qui parle) : « Au long d'un vaste fleuve que domine une montagne abrupte par ici, et qui, de l'autre côté, s'abaisse et va percer la mer d'un éperon violet, une longue théorie d'hommes et de femmes menant un cortège somptueux de bacchantes ; des chants et des danses, lascives ou cruelles, des envolées d'étoffes au dos des courtisanes, comme des ailes éployées tombant en reflets dans le fleuve ; des hommes qu'on égorge et dont on recueille le sang, mêlé au vin dans des coupes ; des cris de supplice et de volupté ; des barrissements d'éléphants et des rugissements de panthères qu'on mène en laisse, comme des chiens. A la tête de la procession, conduisant le sanglant cortège, une femme vêtue d'une longue robe, secouant derrière elle de grandes étoffes, avec, au doigt, cet anneau, l'anneau même qu'il a sur le front. »

M. Gayet était stupéfait. Il y avait de quoi ! Le sujet ne connaissait, en effet, aucun des détails des cérémonies qu'il évoquait ainsi. Il ne savait pas le nom des objets dont il décrivait la forme. Il répétait des syllabes dont il ne comprenait pas le sens. Et ces objets, c'étaient ceux que M. Gayet avait retrouvés dans le sarcophage de sa Bacchante, et ces syllabes c'étaient celles qui étaient inscrites sur ces objets !

M. Gayet s'est contenté de constater le fait, sans chercher à l'expliquer

— « Tout ce que je puis dire, a-t-il déclaré aux reporters qui l'interrogeaient, c'est que la vision de cet homme est, de tous points, conforme aux documents des manuscrits antiques ; qu'elle retrace avec minutie et la plus parfaite exactitude l'histoire que me raconte la morte et les objets et les bijoux que j'ai retrouvés dans son cercueil. »

Avouez, en tout cas, qu'une telle concordance entre les images évoquées par le psychomètre et les documents contemporains de l'objet soumis à sa lucidité doit nous interdire, tout au moins, de nier de parti pris la psychométrie !

Pourquoi, d'ailleurs, la nierions-nous ? Elle n'est peut-être, à tout prendre, que l'agrandissement, l'*approfondissement*, l'amplification d'un don qui est en chacun de nous.

On garde les objets qui ont appartenu aux êtres qu'on a aimés. Inconsciemment, avec ces objets, nous faisons de la psychométrie. Il y a une chose certaine, en effet, c'est que la vue de ces objets nous aide à faire resurgir nos souvenirs, à ressusciter nos impressions.

Qui, d'entre nous, songeant à une personne disparue n'a, d'instinct, pour en mieux retrouver l'image, ouvert la cassette aux reliques ?

C'est donc que ces reliques ont une propriété particulière, que nous connaissons, que nous sentons, sans nous l'expliquer, mais dont la réalité est incontestable.

Le don de voyance psychométrique est évidemment quelque chose d'analogue à cette faculté que réveille en nous le contact des objets ayant appartenu aux êtres disparus.

Comment s'opère ce phénomène psychique ?

Le psychomètre de M. Gayet a essayé de l'analyser. Voici, d'après M. Gayet lui-même, le principe de sa méthode :

« La matière vit. Les molécules de la matière ont une vie propre. Aux contacts successifs du monde extérieur sur son corps, dans le cours indéterminé des âges, des atomes également vivants viennent se fixer à sa surface, conservant la vie propre du corps comme la cendre conserve la chaleur et l'éclat de la braise. Cette vie, à un moment donné, peut se ranimer et s'identifier à la pensée de l'individu.

« Voici comment :

« La cellule cérébrale vibre à raison de 54 pulsations par seconde. A cette vitesse, normale, les atomes restent lettre morte et ne peuvent s'assimiler à la pensée de l'individu.

« Mais il y a des individus dont la cervelle vibre à une vitesse beaucoup plus grande. Il leur suffit, à ceux-là, de s'appliquer sur le front un objet quelconque pour que les couches concentriques des atomes enroulés à sa surface se déroulent en sens inverse et découvrent à la fin la vie moléculaire de l'objet qui s'identifie à sa pensée. L'expérimentateur revoit alors les scènes et les paysages contemporains de l'époque où l'objet existait, scènes et visions qui se succèdent toujours à rebours, comme au sûr mécanisme d'un cinématographe. »

Je me garderai de contester cette explication, qui m'échappe un peu, je l'avoue. Je n'en retiens que la dernière phrase, qui constate un fait.

Ce fait est, à mon avis, très important. Le premier mot des sceptiques, en présence des phénomènes qui nous occupent, est de dire : « C'est de l'auto-suggestion. L'amoureux se monte la tête en revoyant les objets qui ont appartenu à celle qu'il a aimée. Le psychomètre excite son imagination en se frappant le front avec l'objet qu'on soumet à sa voyance. Cela ne signifie pas grand'chose. » Cela ne signifie pas grand'chose, en effet, si l'objet ne fait office que d'un excitant vulgaire. Mais ce n'est pas le cas. Les images qui se déroulent devant l'œil intérieur du psychomètre ne se déroulent point au hasard ; elles se déroulent dans un certain ordre, dans un ordre très précis — à rebours des scènes réelles qu'elles reconstituent.

Il y a donc bien là un phénomène nouveau, non encore classé...

Cela seul donne aux expériences psychométriques un véritable intérêt.

Mais le phénomène est-il aussi constant que le prétend le psychomètre de M. Gayet? Les expériences auxquelles j'ai assisté ne me permettent pas de l'affirmer. Mon attention, au cours de ces expériences, n'était point attirée sur ce point. Je me propose de les renouveler pour le vérifier — et comme toujours je fais appel, pour corroborer mes propres observations, à celles que voudraient bien me communiquer nos lecteurs.

GASTON MERY.

SOCIÉTÉ DE L'ÉCHO DU MERVEILLEUX

*Les actionnaires de la Société de l'*Echo du Merveilleux *sont convoqués en Assemblée générale ordinaire pour le vendredi 3 août 1906, à deux heures de relevée, au Siège social, 28, rue Bergère, à Paris.*

Ordre du jour :

1° Rapport du Conseil d'Administration sur les opérations sociales de l'exercice 1905-1906 ;

2° Rapport du commissaire-censeur ;

3° Approbation, s'il y a lieu, des comptes et fixation du dividende ;

4° Nomination d'administrateurs ;

5° Nomination d'un commissaire-censeur pour l'exercice 1906-1907.

Ont droit de prendre part à l'Assemblée Générale tous les actionnaires possédant au moins une action.

REPORTAGES DANS UN FAUTEUIL

*** *Les belles légendes que miment les danseuses de Sisowath.*

M. Leygues doit être fier et même un peu embarrassé du succès de sa soirée au Pré-Catelan. Il est certain qu'on s'y écrasa. Dix mille personnes voulaient pénétrer dans le petit Théâtre de Verdure, qui peut bien en contenir trois cents. Jamais encore, dans les annales des mondanités officielles sous la troisième République, — pourtant si riches en bonnes histoires! — on n'avait vu la police disperser avec force bourrades les invités d'un ministre, qui brandissaient en vain leur carton (si bien que M. Clémenceau, protestant avec aigreur, faillit être passé à tabac, malgré sa récente circulaire !). Et la garde républicaine à cheval marcha contre des femmes en toilette de soirée, qui poussaient des cris aigus.

C'était un spectacle impayable. Il valait mille fois celui des Amours du prince Ounaroud et de la princesse Oussa, que représentaient, sur le Théâtre de Verdure, les danseuses cambodgiennes, devant Sisowath et quatre de ses favorites, M. et Mme Leygues et l'élite (sans doute) de leurs invités.

Voici quel est l'argument de cette pièce, célèbre au Cambodge. Le prince Ounaroud aime la princesse Oussa, dont il a fait la connaissance dans des circons-

tances merveilleuses : un jour qu'il chassait dans la forêt, un Esprit malicieux l'enleva et le transporta dans la chambre de la princesse Oussa. Les deux jeunes gens, chacun émerveillé de la beauté de l'autre, ne peuvent échanger un mot pour se dire leur sympathie, car ils sont sous l'empire d'un enchantement ; le malicieux Esprit a noué leurs langues.

Mais le prince exprimerait très bien, et même trop bien, son admiration rien que par gestes, si un autre Esprit, un bon, celui-là, qui s'intéresse à la vertu de la princesse, n'enlevait à son tour Ounaroud pour le remporter dans sa forêt.

Ounaroud, depuis le jour de cette extraordinaire aventure, ne pense plus qu'à la divine princesse Oussa. La princesse Oussa elle-même rêve du beau prince si brusquement amené à ses pieds et enlevé de ses bras. Elle charge sa vieille suivante favorite de rassembler les portraits de tous les princes de la terre, afin de reconnaître son bien-aimé. Ainsi reconnaît-elle, en effet, Ounaroud.

Son père et son frère, avertis, partent en guerre contre le séducteur. Mais au milieu de la bataille la princesse Oussa s'enfuit avec Ounaroud.

Danse des guerriers, exprimant les joies de la guerre, danse des Eventails, exprimant les joies de l'amour.

On aura remarqué peut-être que tout le commencement de cette légende rappelle les merveilleuses amours de Karamalzou avec la princesse Boudour (*Livre des Mille nuits et une nuit.* T. 3 de l'admirable traduction Mardrus).

La représentation de cette pièce dure généralement, au Cambodge, une nuit ou deux. Les monologues et les dialogues sont dits par des personnages en scène, pendant que les acteurs exécutent la mimique qui convient ou gardent une attitude d'attente. La musique — flûte, hautbois, orgue à main, fait d'un assemblage de légers bambous et connu sous le nom de flûte laotienne, xylophones formés les uns de petits gongs de bronze, les autres de lames de bois ou de métal — intervient entre les actes et les scènes et pendant certains des passages animés tels que voyages, batailles, danses.

Les danses sont surtout une mimique spéciale employée dans les rôles muets, des marches lentes avec série de poses. Deux particularités, — remarque l'un des observateurs les plus intelligents des mœurs cambodgiennes, M. Auguste Pavie, — les rendent originales : le balancement en arrière du pied avant qu'il ne pose à terre, imitation curieuse du même mouvement familier à l'éléphant, et qui contraste par sa légèreté avec l'apparence lourde de l'énorme pachyderme ; et un assouplissement des bras qui va jusqu'à la dislocation du coude et des phalanges des doigts, en permet le renversement et facilite des ondulations considérées comme le comble de la grâce.

Ce théâtre cambodgien n'a trait qu'au passé légendaire de la race. Il est curieux de retrouver dans ces légendes, aussi bien dans celles des Kmers, qui sont d'origine hindoue, que dans les contes populaires cambodgiens et laotiens, une parenté étroite avec nos vieux contes d'Europe. Par exemple, l' « Histoire des Douze jeunes filles », que M. Pavie a traduite d'une manière si intéressante (1), est tout à fait celle de notre *Petit Poucet.* L'histoire est un peu longue pour la raconter aujourd'hui ; mais peut-être me permettra-t-on d'y revenir et de feuilleter ces contes avec le lecteur.

GEORGE MALET.

Petit erratum : Deux coquilles, entre autres, dans mon dernier reportage : « marchands de songe » pour « marchands de soupe » et « le prétendu observantisme de l'Eglise » pour « le prétendu obscurantisme. »

La Maison hantée de Neuville

L'article suivant est extrait du *Journal de l'Ain,* numéro du 9 juillet :

La maison ensorcelée est une petite ferme un peu à l'écart. Pourquoi l'esprit malin s'acharne-t-il sur les gens paisibles et modestes qui occupent cet humble logis ?... Mystère et diablerie !

Alentour s'alignent les nombreux véhicules qui ont amené la foule des visiteurs : ce sont pour la plupart des chars de campagne, mais voici le cabriolet d'un médecin et la charrette anglaise d'un notaire. Les esprits les plus cultivés — peut-être les plus sceptiques — ont fini par s'émouvoir d'un phénomène dont ils se gaussaient au début.

Nous entrons. La cuisine, aux dressoirs proprets, est déjà bourrée de gens anxieux, avides de questionner et curieux d'assister à une manifestation tangible de la sorcellerie ambiante.

Que je vous présente les héros de l'aventure : le père Cointet, vieux dombiste, très ennuyé de tout cela ; la mère Cointet, qui manifeste par d'énergiques jurons l'ennui que lui cause ce remue-ménage.

Et puis, le petit Cointet, bambin de 10 ans, petit-fils des précédents. C'est le premier rôle, comme on va le voir tout à l'heure.

(1) Auguste Pavie : *Contes populaires du Cambodge, du Laos et du Siam,* Ernest Leroux, édit., 1903.

Je puis enfin obtenir une interview. Voici textuellement ce qui m'est déclaré :

« Il y a environ deux mois, une agitation bizarre s'empara du bétail. Les bœufs gambadaient tels des poulains et, s'échappant des pâturages, franchissaient deux à trois kilomètres.

» Les 25, 26 et 27 juin, à l'étable toutes les bêtes furent détachées pendant la nuit, par une main invisible.

» Le père Cointet voulut renouer les attaches, mais celles-ci retombaient d'elles-mêmes sitôt le dernier nœud fait.

» Le 28 juin, le vieux fermier, dont l'ahurissement ne faisait qu'augmenter, héla son voisin Guichardon qui, une fois mis au courant, éclata de rire.

— Je t'assure, déclara Guichardon, que si je m'en mêle, tes bœufs ne se détacheront pas.

» Et le voisin alla chercher chez lui des « liens » à toute épreuve.

» Il attache un bœuf en ne ménageant pas les nœuds. Cette opération finie, Guichardon passe un second lien à une vache voisine.

» Cependant il surveille le bœuf, du coin de l'œil, semblant dire : « Toi, mon vieux, si tu te détaches, tu seras malin ! »

» Mais, quelle n'est pas la stupéfaction du cultivateur : le lien du bœuf, complètement débarrassé de ses nœuds, roule à terre.

» Voilà un système qu'Alexandre eût été bien aise de connaître le jour du fameux nœud gordien !

» Guichardon s'entête et veut recommencer. Peines inutiles : successivement les liens glissent dans la litière.

» Le bouleversement intérieur du ménage Cointet date du 30 juin. Ce furent des bols, des assiettes, des verres projetés violemment sur le sol, au grand dam de la très économe mère Cointet.

» Un couvercle de marmite alla même se promener au plafond, attiré brusquement par un aimant mystérieux.

» Les mêmes faits se reproduisent les lendemain et surlendemain. Le 2 juillet, il se trouve à la ferme quelques citoyens de Neuville attirés par le bruit déjà répandu des événements de la maison Cointet. Il y a là MM. Déroche, père ; Girard ; Planche fils, épicier ; Guichard et Piégay. On discute bruyamment lorsque, tout à coup, la vaste marmite de soupe qui chauffait sur le fourneau, roule à terre en répandant son contenu. Impossible de rendre quelqu'un responsable de cet accident qui réduit à néant le déjeuner.

» Autre fait encore plus curieux : M. Cointet veut mettre la table : deux verres qu'il vient de placer volent sur lui et retombent à terre. Puis, nouveau bruit de casse : c'est un miroir qui dégringole. C'est encore une louche en fer battu qui prend son vol et vient heurter M. Guichard, l'un des convives.

» Le 3 juillet des faits non moins surprenants ont pour théâtre la cour de la ferme. Des pièces de bois, des barres de fer sautent d'un point à un autre. Un soc de charrue placé sous un escalier montant au grenier, s'élance sur un M. Douvre, en présence de M. Déroche fils. On remet le soc en place ; immédiatement il est projeté à nouveau contre M. Douvre. Celui-ci prend le parti de s'en aller.

» Dans la cuisine, la vaisselle continue à danser.

» En présence de plusieurs témoins, un bol s'élance comme une fusée et vient retomber sur la pierre d'évier. Un saloir se découvre tout seul et un jambon y contenu roule sur le plancher. Le robinet d'un fût de vin placé dans un coin de la pièce fait brusquement jaillir le liquide sur le plancher, etc... Il faudrait un volume pour relater tous les menus faits qui se produisirent dans cette journée du 3.

» Le 4 juillet, le pique-feu accroché à la barre du fourneau prend la fantaisie de s'élancer contre l'horloge. Le cadran, qui depuis a subi d'autres assauts, est actuellement tout défoncé.

» Sur ses entrefaites, arrive l'instituteur-adjoint, venu là lui aussi, en curieux.

» Très obligeamment il veut remonter l'horloge, mais à peine est-il juché sur une chaise qu'un balai se déplace et que le baquet de bois placé sous la table exécute un saut de deux à trois mètres.

» L'instituteur a noté ce détail que les objets ainsi mystérieusement déplacés n'ont aucun ressaut. Ils prennent leur élan sans qu'on les voit partir et retombent comme des morceaux de plomb, quels que soient leur poids et leur volume.

Dans l'après-midi, après sa classe, l'instituteur revint à la « maison hantée » ; on lui dit que les bœufs s'étaient à nouveau détachés et que le « diable » était en train d'opérer dans la cour.

— Ce fut, déclare le sous-maître, une danse générale de tous les outils d'agriculture disséminés dans la cour : tridents, sarcloirs, socs de charrue. Un char et un tombereau se déplacèrent et mille autres faits non moins déconcertants.

» Dans la soirée, il y eut de nombreux visiteurs, mais aucun phénomène ne se produisit.

» On conçoit que ces faits ne furent pas sans éveiller l'attention des autorités. Le maire, positiviste enragé, refusa de se rendre au Charmont, mais il y délégua le garde champêtre.

» Cet agent revint à la mairie en affirmant avoir vu

deux sabots quitter l'un après l'autre leur place sous un « cabinet » et bondir contre l'horloge.

— Tu es encore plus bête que les autres, déclara le maire à l'infortuné garde. Eh bien, allez-y voir, riposta celui-ci, très irrité. »

***

Nous avons dit, au début, qu'un bambin semblait jouer dans cette affaire un rôle prépondérant.

Le petit Cointet passe, en effet, pour être particulièrement visé par l'esprit « malin ». « On lui a jeté un sort à c'petiot », affirment les commères du lieu.

L'enfant parle peu, mais il s'exprime assez clairement. Ce malheureux a constamment l'horrifiante vision d'un méchant chien noir qui s'acharnerait sur lui. M. B..., cafetier à Châtillon, atteste le fait suivant : Il se trouvait avec l'enfant à l'écurie. Tout à coup, le petit Cointet s'écria : « Voilà le chien ! il me déchire ! la sale bête ! »

Et au même instant le pantalon du bambin était déchiré du haut en bas par des crocs aussi invisibles que féroces.

« Ah ! je le tiens », continuait le petit Cointet, et ses petites mains semblaient serrer le cou du chien-fantôme.

L'enfant raconte qu'étant aux champs, il a éprouvé la sensation d'une grêle de cailloux s'abattant sur sa tête. Un cultivateur travaillant tout près, déclare avoir reçu lui aussi cette averse d'aérolithes qui aurait même brisé des carreaux de vitres.

La persécution, tout au moins morale, dont est victime le jeune Cointet, a obligé ses grands-parents à l'envoyer chez un oncle, près de Saint-Trivier-de-Courtes. Les phénomèmes persisteront-ils à Neuville après le départ de l'enfant ? C'est ce que nous dirons dans un prochain numéro.

En tous cas, la situation de l'enfant était devenue, hier, intolérable. Mangeait-il ?... assiettes, fourchettes et verres dansaient, comme il dit, la « sarabande ». Il aurait eu même à nouveau ses vêtements déchirés.

***

Notre visite est terminée et, fâcheuse coïncidence, aucun fait anormal ne nous a encore frappé.

Mais à peine sommes-nous sur le seuil que Pftt !... quelque chose passe sur notre tête en sifflant : c'est un couvercle de marmite qui va retomber dans la cour.

Je me retourne : le gosse est là, une main en poche et l'autre appuyée sur le bâton qu'il n'abandonne pas et destine à l'invisible chien.

— C'est toi, petit, qui as lancé cela ?

— Oh ! non, M'sieu.

Nous sortons. La cour est semée d'instruments aratoires. Un cri... Le tombereau dételé vient de sortir de la remise et s'avance sur nous.

Vite nous quittons ces lieux maudits : sur la route, c'est une ribambelle de nouveaux arrivants.

***

Je me garderai bien de conclure, laissant ce soin aux célébrités psychiques dont on annonce déjà la venue à Neuville.

Tout au plus puis-je rappeler que Camille Flammarion, dans son livre l'*Inconnu*, chapitre « Manifestations de mourants », décrit des phénomènes semblables à ceux constatées au Charmont.

Flammarion termine ainsi : « Il y a dans la nature beaucoup de choses que nous ne connaissons pas ; il y a dans la nature des choses inconnues, intéressantes à étudier. »

A la suite de cette vague citation je ne crois pas inutile de rappeler que l'auteur est un sceptique en matière religieuse.

JACQUES BROU.

SOCIÉTÉ UNIVERSELLE D'ÉTUDES PSYCHIQUES

Séance générale annuelle du 18 juin 1906
Présidence de M le Dr JOIRE.

1° Compte rendu des travaux de la Société, par le Dr Joire, président ;

2° Compte rendu de la situation de la Société, par le Dr Kocher, secrétaire général.

COMMUNICATIONS

1° Note du Dr Kocher sur la typtologie ;
2° Lecture, par le Dr Joire, d'une communication de M. Dhuique, de la section de Lille ;
3° Lecture, par le Dr Joire, d'une communication de M. Herme, de la section de Lille ;
4° Rapport, du Dr Joire, sur l'emmagasinement de la force nerveuse extériorisée dans différents corps ;
5° Communication de M. Warcollier, de la section de Paris, au sujet des effets produits par l'imposition des mains sur les plantes (lue par le Dr Kocher) ;
6° Dessins automatiques (présentés par le Dr Kocher) ;
7° Présentation, par le Dr Kocher, de photographies de lévitation d'une table envoyées par le Dr Austin de la section de Lyon, et d'un tableau de photographies de la pensée envoyé, l'an dernier, par le commandant Darget, de Tours.

A l'issue de la séance, cinq groupes d'études sont constitués.

Nota. — Le siège du bureau central de la Société est transféré 92, avenue Niel, à Paris.

***

Le groupe de Lyon, présidé par le Dr Austin, et dont le siège est 5, rue Coustou, à Lyon, tient régulièrement toutes les semaines des séances d'études expérimentales. Il prie toutes les personnes de la région lyonnaise qui auraient connaissance de phénomènes psychiques ou de médiums intéressants de vouloir bien les lui signaler.

DE L'EMMAGASINEMENT
de la force nerveuse extériorisée
dans différents corps

Dans une communication faite il y a deux ans à notre réunion générale, travail qui a été publié dans les *Annales des sciences psychiques*, je me suis appliqué à démontrer l'existence d'une force nerveuse, capable de s'extérioriser de l'organisme humain et de se manifester par le mouvement d'une aiguille telle que celle du sthénomètre.

Je me suis surtout efforcé de prouver à cette époque, que cette force que nous pouvions constater à l'aide du sthénomètre était bien différenciée des forces connues : lumière, électricité, chaleur.

Je rappellerai seulement que la chaleur paraissant la force dont l'action était la plus difficile à éliminer, un grand nombre d'expériences ont été instituées pour démontrer que la chaleur n'entre pas en jeu dans les expériences telles que nous les avons décrites de l'action de la main sur l'aiguille du sthénomètre.

Quoique la chose ait déjà été démontrée par mes premières expériences, j'en ai fait de nouvelles dans le même sens ; ainsi un bloc de glace placé en face de l'aiguille du sthénomètre ne la met pas en mouvement ; enfin, ayant porté la température intérieure de la cloche de l'instrument à 45°, j'ai constaté l'action produite par l'approche de la main, et personne ne soutiendra, je pense, que la température de la main a pu augmenter la température d'une couche d'air portée à 45°. En fin de compte, par mes expériences, confirmées du reste par d'autres expérimentateurs, la chaleur était bien éliminée et il restait la constatation scientifique d'une force, émanant de l'organisme humain, capable de s'extérioriser et mettre en mouvement certains objets à distance.

Ce point acquis, cette force reste complètement à étudier dans ses propriétés.

Tout d'abord cette question venait se poser à l'esprit : cette force peut-elle être emmagasinée par certains corps, comme cela est constaté pour la chaleur, la lumière, l'électricité ?

J'avais d'abord constaté d'une manière fortuite le fait suivant : si l'on place certains objets sur la tablette du sthénomètre, en regard de l'aiguille, on peut laisser ainsi ces objets pendant des heures entières sans que l'on puisse constater la moindre déviation. Mais, si on a tenu ces mêmes objets pendant un certain temps dans la main et si on les replace de la même manière sur l'appareil, on ne tarde pas à voir l'aiguille se mettre en mouvement.

Cette constatation ouvrait la voie à toute une étude nouvelle. Cette force émanant du système nerveux, dont notre appareil nous avait permis de constater scientifiquement l'existence, pourrait donc, comme les autres forces analogues, être localisée et emmagasinée dans différents corps. Cette découverte allait nous permettre d'étudier les qualités de cette force en la soumettant à tout une série de nouvelles expériences. De plus, s'il avait pu rester encore quelques doutes sur l'influence que pouvait produire sur notre appareil, soit la chaleur, soit l'électricité du corps humain, ces doutes se trouvaient forcément complètement dissipés, puisque nous allions pouvoir isoler cette force du système nerveux qui paraît en être le générateur et tenir désormais le corps des expérimentateurs à distance de l'appareil enregistreur, de façon que ni sa température, ni l'électricité qu'il peut dégager ne puissent exercer sur lui la moindre influence.

C'est à ces expériences que nous avons consacré les travaux d'un groupe d'études dont nous avons pris la direction et dont nous allons exposer ici les résultats.

Nos expériences ont été divisées en plusieurs catégories que nous allons examiner successivement.

La première catégorie d'expériences a eu pour objet de déterminer un certain nombre de matières capables d'emmagasiner la force nerveuse. Le dispositif de l'expérience était le suivant : le corps à étudier était d'abord placé en regard de l'aiguille du sthénomètre, dans la position où l'on place la main pour faire le diagnostic de l'équilibre de la force nerveuse. Après un quart d'heure de cette épreuve, l'on constatait que l'aiguille n'avait fait aucun mouvement, que, par conséquent, le corps en lui-même ne dégageait aucune force capable d'influencer l'appareil.

Puis le même objet était placé dans la main droite d'un expérimentateur et tenu ainsi pendant un quart d'heure.

Enfin ce même objet était replacé exactement dans la même position que primitivement sur le sthénomètre, les expérimentateurs s'éloignaient à une certaine distance de l'appareil et au bout d'un quart d'heure on revenait noter l'écart nul ou plus ou moins grand accusé par l'aiguille :

Notons de suite pour n'avoir plus à y revenir que le mouvement de l'aiguille s'est toujours produit dans le sens de l'attraction vers l'objet (sens du mouvement que nous désignons par le signe +).

Voici d'abord quelques corps avec lesquels le résultat a été négatif, c'est-à-dire qui n'ont déterminé aucun mouvement de l'aiguille.

Un rouleau de feuilles d'étain.

Un lingot de fer.

Le coton sous forme d'ouate.

Voici ensuite une série de corps pour lesquels, avec le dispositif expérimental que nous avons indiqué, nous avons constaté un emmagasinement de la force nerveuse :

Bois	écart de l'aiguille	+ 10°	M. V.
—	—	+ 14°	M. L.
Mouchoir,	écart de l'aiguille	+ 7°	M. V.
—	—	+ 8°	M. D.
—	—	+ 14°	M. L.
—	—	+ 15°	M. B.
—	—	+ 17°	M. J.
Bouteille remplie d'eau			
	écart de l'aiguille	+ 8°	M. D.
	—	+ 12°	Mme P.
	—	+ 27°	M. H.
	—	+ 7°	M. S.
Toile mouillée	—	+ 17°	M. J.

La diversité de ces chiffres s'explique si on se rappelle que des personnes différentes obtiennent également des écarts différents en présentant la main à l'aiguille de sthénomètre, suivant leur état de santé et leur état psychique.

Une remarque s'impose même ici à ce sujet, c'est qu'une même personne M. D. a obtenu un même écart de 8° avec le mouchoir et avec le flacon rempli d'eau.

Il était intéressant, après cette première constatation, de comparer l'écart produit par la main présentée normalement au sthénomètre, et la déviation qu'obtiendrait la même personne en prenant pour intermédiaire ou si l'on veut en chargeant de sa force les différentes matières en expérience.

C'est ce qui a fait l'objet de notre seconde série d'expériences.

Voici le dispositif que nous avons adopté.

Chaque expérimentateur plaçant la main droite pendant cinq minutes devant l'aiguille du sthénomètre, la déviation obtenue était notée.

Le même expérimentateur tenait l'objet en expérience dans la main droite pendant un quart d'heure, puis cet objet était placé sur le sthénomètre pendant cinq minutes et l'on inscrivait de nouveau l'écart de l'aiguille.

Première épreuve, le bois. Ce bois consistait en de petits cubes de sapin de 10 centimètres de long sur 3 de largeur et 2 d'épaisseur, coupés dans une même pièce de bois.

Les expérimentateurs donnent un écart de :

M. F.	avec la main	+ 20°	avec le bois	+ 11
M. N.	—	+ 24°	—	+ 10
M. A.	avec la main	+ 18°	avec le bois	+ 10
M. O.	—	+ 20°	—	+ 7
M. R.	—	+ 18°	—	+ 6
M. D.	—	+ 26°	—	+ 10

La seconde épreuve est faite avec des rouleaux de carton dans les mêmes dimensions.

Les expérimentateurs donnent un écart de :

M. J.	avec la main	+ 16°	avec le carton	+ 4
M. R.	—	+ 13°	—	+ 5
M. F.	—	+ 19°	—	+ 4
M. S.	—	+ 22°	—	+ 7

La troisième épreuve est faite avec des flacons remplis d'eau ; ce sont de petits flacons de 10 centimètres de long sur 3 centimètres de diamètre.

Les expérimentateurs donnent un écart de :

M. A.	avec la main	+ 12°	flacon d'eau	+ 6
M. O.	—	+ 19°	—	+ 6
M. D.	—	+ 19°	—	+ 13

Une quatrième épreuve est faite avec de la laine.

Les expérimentateurs donnent un écart de :

M. A.	avec la main	+ 12°	avec la laine	+ 4
M. O.	—	+ 19°	—	+ 4
M. F.	—	+ 19°	—	+ 2
M. D.	—	+ 19°	—	+ 1

Pour résumer cette série d'expériences, on peut dire que le bois nous a donné des résultats variant de un tiers à la moitié de l'action directe de la main.

Le carton nous donne 1/5 à 1/4 de l'action directe.

Le flacon d'eau donne environ la moitié de l'action directe.

Enfin la laine, 1/5 à 1/10 à peine de l'action de la main.

Dans une troisième série d'expériences nous avons adopté un dispositif différent. L'expérimentateur tenait dans chacune de ses mains un objet (les deux objets étant de même nature) ; puis ces deux objets étaient placés aux deux extrémités de l'aiguille du sthénomètre, soit de façon à faire tourner l'aiguille dans le même sens, ce que nous avons appelé en *concordance* ; soit de façon à solliciter l'aiguille en sens inverse, de façon à indiquer la différence de la force emmagasinée par chaque main, ce que nous avons appelé en *opposition*.

Les corps placés en opposition ont toujours provoqué un mouvement très faible de l'aiguille ; deux ou trois degrés au plus, ce qui s'explique si l'on se rappelle que, lorsqu'on opère avec les mains directement, on n'observe normalement qu'une différence de 5 ou 6 degrés.

Les objets étant placés sur l'appareil en concordance, nous avons constaté les écarts suivants :

Carton	M. V.	Déviation de l'aiguille	+ 4°
—	Mme P.	— —	+ 10°
—	M. S.	— —	+ 5°
Bois	M. V.	Déviation de l'aiguille	+ 7°
—	M. N.	— —	+ 6°
—	M. T.	— —	+ 5°
—	M. M.	— —	+ 4°
Cube rempli d'eau.	M. V.	Déviation de l'aiguille	+ 12°
—	Mme P.	— —	+ 12°
—	M. S.	— —	+ 5°

Une constatation assez curieuse qui résulte de cette expérience, c'est que l'action de deux objets, qui semblerait devoir tendre à augmenter la déviation de l'aiguille, ne s'ajoute pas. En effet, cette déviation est à peine égale à celle que l'on obtient avec un seul objet influencé par la main droite, dans certains cas même elle est inférieure.

Enfin, nous avons terminé cette étude par une série d'expériences dans laquelle nous avons examiné quelques cas particuliers.

D'abord nous avons voulu voir si la différence de force que l'on constate normalement entre les deux mains se manifesterait également avec un objet ayant emmagasiné la force de chaque main. Le résultat fut affirmatif. L'expérience faite avec des mouchoirs donna :

Main droite + 20°
Main gauche + 17°

Ce qui est une différence absolument normale, telle qu'on le constate par l'application directe de la main.

Pour qu'on ne puisse pas nous objecter que l'objet tenu à la main subissait de ce fait une certaine élévation de température, nous avons procédé à son refroidissement.

Le flacon de verre rempli d'eau a donc été plongé et agité dans un bassin plein d'eau froide pendant 5 minutes après avoir été tenu dans la main.

Avant l'immersion dans l'eau, un flacon de verre influencé par la main avait donné un écart de + 10°.

Après l'immersion, il nous donne + 2°.

Fallait-il voir là l'influence de l'abaissement de la température ou une autre cause?

Une troisième expérience nous a permis de le déterminer. Le même flacon, influencé par la main de la même façon, fut refroidi par un courant d'air sec pendant un temps égal de cinq minutes.

Nous constatons alors qu'il donne un écart de 8°.

Il est donc permis de conclure de cette expérience que le refroidissement n'enlève pas au corps en expérience la force dont il a été chargé; mais l'eau semble absorber ou éliminer cette force d'une façon très rapide.

La différence de 2 degrés de + 10° à + 8° constatée entre le corps mis immédiatement sur l'appareil au sortir de la main et le corps exposé à l'air pendant cinq minutes, s'explique par le temps seul écoulé dans ce dernier cas avant l'application sur l'appareil. En effet, les différents corps que nous avons expérimentés ne gardent pas longtemps la force dont ils ont été chargés.

Quelles conclusions pouvons-nous tirer de ces expériences :

1° Elles démontrent de nouveau l'existence d'une force qui semble émaner du système nerveux et qui est capable d'agir à distance.

2° Elles démontrent que cette force peut être emmagasinée par certains corps.

3° Les corps qui se sont montrés jusqu'ici incapables d'emmagasiner cette force sont :

L'étain, le fer, le coton.

4° Les corps qui se sont montrés capables d'emmaganiser cette force à des degrés divers sont :

Le bois, l'eau enfermée dans des flacons, la toile, le carton.

5° Les corps emmagasinent cette force en raison de l'intensité de la source qui la produit; c'est-à-dire que les personnes qui, par l'approche directe de la main, fournissent une force moins grande, en donnent également moins au corps conducteur; la main gauche en fournit une moins grande que la droite, et cela dans les mêmes proportions que ce que l'on observe par l'application directe de la main à l'appareil.

PAUL JOIRE,
Professeur de l'Institut Psycho-Physiologique de Paris, Président de la Société Universelle d'Etudes psychiques.

LA SENSATION DU VOL AÉRIEN

pendant le sommeil

Un certain nombre de communications très intéressantes nous sont encore parvenues sur cette question Les voici :

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Voici un fait qui ne se rapporte qu'assez indirectement à la *sensation* du vol aérien pendant le sommeil, et par conséquent à l'enquête de M. de Rochas, mais qui offre peut-être quelque intérêt pour la recherche d'une explication. En tout cas, la théorie de M. Fleury ne saurait s'y adapter.

Le fait est ancien et remonte à quelque vingt-cinq ans; mais j'ai gardé le souvenir précis des points essentiels. Je ne me rappelle plus en quelle circons-

tance il se produisit. Avais-je passé la soirée — une soirée prolongée — chez mes amis Hugo d'Alési, à Montmartre, retenu par une de ces inoubliables séances d'écriture automatique ou d'incarnations dont j'ai conservé une impression si profonde ? Ou tout simplement avais-je travaillé fort avant dans la nuit, ce dont j'étais assez coutumier ? Toujours est-il que je me couchai vers quatre heures du matin. D'où sommeil profond et réveil tardif. Il faut ajouter que j'habitais alors rue Monsieur-le-Prince, sur la rive gauche.

Voici, maintenant, les seules particularités que je me rappelle. A un moment donné de mon sommeil, je me vis dans l'axe de la rue Vivienne, me dirigeant sur le Palais-Royal. J'étais léger, à peine au-dessus du sol, glissant pour ainsi dire ; mais mon souvenir relatif à cette sensation n'est pas assez précis pour que j'y insiste, et je ne saurais, de ce chef, apporter une contribution intéressante à l'enquête de M. de Rochas. A l'extrémité de la rue Vivienne, à l'entrée du Palais-Royal, au-dessus du passage qui conduit de la rue Beaujolais à la galerie du même nom, il y avait alors une horloge. Tout à coup mes yeux se portent sur cette horloge : 11 heures. J'ai immédiatement l'impression d'un retard ; il faut réintégrer instantanément le domicile. Du voyage jusqu'à la rue Monsieur-le-Prince, nul souvenir, comme si le transport eût été réellement instantané. Je me rappelle seulement m'être retrouvé dans ma chambre au moment où mon corps voyageur s'insinuait dans mon corps dormant comme dans un sac. Mes pieds de rêve pénétrèrent dans mon corps de chair par la tête, se glissèrent progressivement dans l'organisme, et, dès que je les sentis coïncider avec mes pieds de chair, le réveil immédiat se produisit (on peut supposer qu'en même temps les deux cerveaux coïncidèrent). Aussitôt je sautai à bas de mon lit et je courus à la pendule : elle marquait 11 heures.

Comme je rappelais dernièrement ce fait à mon ami Hugo d'Alési, il me renouvela le récit d'un rêve très curieux qui lui advint il y a déjà longtemps. Je n'essaierai pas d'en donner une idée en quelques lignes, car il y a là matière à une relation spéciale, mais je mentionnerai la partie qui se rapporte au mécanisme du réveil, parce qu'elle concorde avec un des éléments du fait ci-dessus. Lorsque, après bien des tribulations, la personnalité rêvante parvint à rentrer dans son corps, l'introduction se fit par la bouche et, lorsque tout le corps eût été pénétré, le réveil se produisit immédiatement.

Voyez, Monsieur le Directeur, si cette communication vous semble offrir quelques éléments d'intérêt, et veuillez agréer l'assurance de ma considération distinguée.

J.-Camille Chaigneau,
6, rue de Douai.

Paris, le 6 juillet 1906.

Monsieur Mery,

Je lis avec intérêt et sympathie les articles publiés par l'*Echo du Merveilleux*, dont un grand nombre prouvent que quelque chose d'impondérable et qui participe à l'âme se dégage de la matière et la dirige.

Selon la demande que vous faites, au sujet du vol aérien, qu'on vous envoie la description des sensations éprouvées, je me fais un plaisir de vous adresser les quelques lignes suivantes :

Assez souvent, mais d'une manière irrégulière, j'ai rêvé que je me soutenais en l'air et par bonds, mais sans toucher terre. Quand je sentais que j'en approchais, par un effort des muscles et rapprochant mes jambes du corps, je commençais une seconde envolée, et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'un effort plus considérable me réveillait.

Je pouvais faire cinq à six courbes en l'air qui me conduisaient loin... malheureusement me ramenant dans mon lit !... Mais j'avais éprouvé une sensation bien agréable.

Salutations empressées.

Blaysvieux.

Pour copie conforme,

Doumers.

⁂

Cher Monsieur,

En lisant les diverses réponses que vous avez reçues dans l'enquête sur la sensation du vol aérien pendant le sommeil, je remarque qu'aucune de ces réponses ne relate une observation analogue à celle que j'ai éprouvée personnellement ; je me décide donc à vous la communiquer, espérant que vous y trouverez quelque intérêt.

Je rêve fort rarement, ou plutôt je ne retrouve pas au réveil le souvenir des rêves que j'ai pu faire pendant le sommeil ; mais je crois cependant que l'esprit doit conserver une activité intelligente pendant le sommeil, bien que nous n'en ayons pas conscience, car il m'arrive souvent de retrouver au réveil l'idée qui me préoccupait en m'endormant, mais éclaircie, mise au point, et dégagée des difficultés dont elle était entourée.

Pour en revenir à la sensation du vol plané, je l'ai éprouvée une seule fois, et cela dans des circonstances particulières, dont j'ai bien conservé le souvenir.

C'était il y a deux ans, à Rome ; j'ai eu pendant mon sommeil l'impression de faire en planant dans l'air, à travers la ville, le parcours que j'avais suivi dans la journée ; j'étais suspendu à quelques mètres au-dessus du sol, et je me dirigeais par la seule action de la volonté, sans le moindre effort ; lorsque tout à coup je me suis trouvé réveillé subitement par un bruit de battement d'ailes, au moment où j'arrivais en plein devant l'église Saint-Pierre. Cette impression de battement d'ailes est le bruit qu'aurait

produit un gros oiseau venant heurter la fenêtre pour entrer dans la chambre, et elle était si forte que je me levai immédiatement pour aller voir à la fenêtre, mais je ne trouvai aucun oiseau, aucune agitation de l'air extérieur, de sorte que je suis disposé à penser que le bruit ainsi produit était provoqué par la rentrée trop brusque du corps astral, ne voyant aucune explication tirée du milieu extérieur.

Je profite de cette occasion pour me rappeler à votre bon souvenir, et je vous prie d'agréer, cher Monsieur, mes meilleurs sentiments.

LOUIS ELBÉ.
57, rue de Châteaudun.

5 juillet 1906.

⁂

MONSIEUR,

Abonné depuis plusieurs années à l'estimable journal la *Libre Parole*, dont vous êtes l'un des dévoués collaborateurs, je lis toujours les intéressants articles que vous écrivez chaque semaine.

Dans son numéro de mercredi 4 juillet dernier, la *Libre Parole* publie le sommaire de l'*Echo du Merveilleux* du 1er juillet. En tête est écrit : « La sensation du vol aérien pendant le sommeil... G. M. » N'étant pas abonné à cette intéressante publication, j'ignore absolument (et je le regrette) l'explication que vous donnez de cette étrange sensation. En revanche, je connais celle de Toussenel sur le même sujet, et dans le cas peu probable, mais possible, où vous l'auriez méconnue ou oubliée, et dans le but de vous être agréable, j'ai l'honneur de vous en adresser une copie extraite de son spirituel ouvrage : *Ornithologie passionnelle. Le monde des oiseaux.*

A la page 3 du premier volume de cet ouvrage, Toussenel dit :

« Quand vous aviez vingt ans, vous avez quelquefois senti dans le sommeil votre corps allégé quitter le sol et planer dans l'espace, défendu contre la loi de la gravitation par des forces invisibles. C'était une révélation que Dieu vous faisait alors et un avant-goût des jouissances de la vie aromale, cette vie d'où nous sortons et où nous rentrons à la fin de chaque existence terrestre, laquelle est à la vie supérieure ce que le sommeil est à la veille. Nous envions le sort de l'oiseau et nous prêtons des ailes à celle que nous aimons, parce que nous sentons d'instinct que, dans la sphère du bonheur, nos corps jouiront de la faculté de traverser l'espace, comme l'oiseau traverse l'air. Et il en sera ainsi de tous nos désirs et de toutes nos aspirations, puisque tous nos désirs sont des promesses de Dieu, qui ne peut nous tromper. »

Veuillez, Monsieur, etc.

HENRI CARTIER,
3, rue du Rocher, à Gaillon (Eure).

Les prochaines perturbations
EUROPÉENNES

Notre mystérieux collaborateur Nebo nous annonce son intention de publier prochainement un ouvrage qui portera ce titre : *Les prévisions des phénomènes historiques et les cycles Astraux*, et où nos lecteurs retrouveront quelques-unes des saisissantes études qui ont paru ici. Nous détachons du manuscrit, que l'auteur a bien voulu nous confier, le chapitre suivant, qui en est, en quelque sorte, la conclusion :

Si on cherchait à appliquer les vues développées dans le chapitre précédent aux divers peuples de l'Europe, pour essayer de prévoir la manière dont ils supporteront les prochaines perturbations sociales, on serait amené, je crois, aux conclusions suivantes :

En tête de tous les pays, au point de vue de la stabilité de son édifice social et des dispositions morales de sa population, vient se placer l'Angleterre.

Avec son organisation basée sur la concurrence individualiste, sur le respect des situations anciennement acquises, et sur la récompense des services et des mérites personnels, elle suit d'un pas régulier la marche du progrès. C'est elle qui réalise, à l'époque actuelle, le meilleur type connu parmi les gouvernements humains.

Il est probable qu'elle ressentira, comme les autres peuples, l'influence des aspects révolutionnaires de 1907, et on peut déjà en constater les premiers résultats dans les récentes élections qui ont mis par terre les députés conservateurs, et qui ont amené au pouvoir une énorme majorité radicale. Il y a là une menace pour la prospérité du Royaume-Uni ; cependant il est vraisemblable que les événements ne prendront pas une tournure grave, et que ce pays supportera les prochaines tentatives plébéiennes sans trop de préjudice.

En seconde ligne vient l'Allemagne dont l'édifice social semble un peu moins solide que celui des Anglais, car il est formé de pièces qui sont plutôt juxtaposées que fondues ensemble ; mais les habitants possèdent encore une mentalité très saine.

Cela paraît rendre assez faible le danger d'une crise révolutionnaire, si aucun facteur étranger ne vient modifier cet état de choses. Il ne faut pas oublier cependant la situation de ce pays au centre de l'Europe, ce qui peut l'engager d'un moment à l'autre dans une lutte guerrière. Une défaite pourrait être chez elle la cause déterminante qui provoquerait un soulèvement populaire.

La période à redouter pour elle sera située de

1907 à 1909. Si elle a la sagesse d'éviter toute guerre pendant ces trois années, elle s'en tirera probablement à bon compte.

L'Espagne et l'Italie viennent ensuite. Leur organisation intérieure est encore assez satisfaisante, mais leurs populations renferment des éléments violents qui peuvent apporter des troubles sérieux dans la marche régulière du pays.

L'Italie paraît plus menacée que l'Espagne; d'abord par suite de l'existence d'une certaine tourbe populacière, toujours prête aux insurrections, puis en raison de la situation précaire de ses relations extérieures. Elle serait à la merci d'une guerre qui ne paraît pas devoir lui être favorable, et ici encore, une défaite amènerait de graves complications ultérieures.

Le cas de l'Autriche-Hongrie est un cas spécial, car il ne s'agit pas pour elle d'un phénomène social analogue à celui que nous avons étudié principalement ici, ou tout au moins ce phénomène est-il masqué et primé par des luttes de races qui mettent en jeu l'existence même du royaume. Il y règne un tel état de trouble et de dissociation qu'on peut craindre de voir se produire une rupture intérieure.

La puissance autrichienne a déjà subi, en 1848, un violent assaut de la part des révolutionnaires et des séparatistes hongrois, et les événements récents montrent que des phénomènes excessivement analogues sont en train de se reproduire. Le cycle astral de cinquante-sept à cinquante-neuf ans fixait l'arrivée de leur répétition de 1905 à 1907; c'est donc précisément à la date indiquée que les mêmes difficultés intérieures sont réapparues de nouveau.

Quant à la France et à la Russie, elles constituent à l'heure actuelle le rebut des nations intelligentes. Leur état mental est pitoyable, et elles sont destinées toutes deux à subir des perturbations violentes et désastreuses.

Celles-ci ont, d'ailleurs, déjà reçu un commencement d'exécution, et nous avons vu précédemment qu'il s'était produit exactement à la date fixée par les cycles astraux.

La Russie se trouve en discordance complète avec le niveau moderne des pays civilisés, et par cela même avec les influences astrales qui lui correspondent. Elle doit forcément être soumise à une transformation radicale.

De tous les Etats de l'Europe, c'est l'Empire moscovite qui possède l'organisation intérieure la plus défectueuse, car il est constitué par une série de groupes sociaux aussi déplorables les uns que les autres. On y remarque, comme fondement principal, une masse énorme de paysans encore à l'état de brutes, surmontée par une aristocratie d'êtres inutiles et détraqués.

Si on ajoute à cela que la classe moyenne est peu développée, qu'elle est composée d'individus qui n'ont guère joué jusqu'à présent qu'un rôle de perturbation sociale, on arrive à la conclusion qu'il n'y a dans toute cette population aucun élément de mentalité saine.

Quant à l'organisation proprement dite du pays, on sait à quel point elle est détestable; non seulement les libertés les plus élémentaires n'y existent pas, mais la sécurité des personnes y est à la merci d'un arbitraire administratif sans contrôle; la propriété, elle-même, est encore en partie à l'état de propriété commune, c'est-à-dire dans la situation qui caractérise les races les plus sauvages et les plus déprimées.

Une transformation s'impose donc, et il est clair que nous touchons au moment critique où elle va se réaliser.

La fermentation populaire a déjà commencé, et depuis un an les révoltes et les émeutes se reproduisent avec une fréquence significative.

Au point de vue de la théorie des influences astrales, il est important de remarquer que c'est en Russie que se trouvaient réalisées, à l'époque actuelle, les conditions sociales les plus analogues à celles qui existaient en France à la fin du XVIII[e] siècle. Au moment où les influences de 1789 se sont reproduites, c'est sur la Russie qu'elles sont retombées de prime abord, ainsi qu'avec la plus grande intensité.

Quant au Czar lui-même, son cas est spécialement grave, car la responsabilité croît avec la hauteur de la fonction qui vous est dévolue.

Non seulement, souverain incapable, il n'a rien fait pour le développement régulier de son peuple, mais, même comme Empereur autocrate, il a forfait à tous ses devoirs:

Représentant sur terre de l'autorité universelle et divine, en mettant sa main dans celle des athées et des révolutionnaires français, il a commis un acte indigne de son rôle et de sa situation. Il en a dégradé le symbole dont il était l'image, il a trahi la confiance céleste, et il est puni en conséquence.

J'écrivais, en 1902, dans l'*Echo du Merveilleux*, la phrase suivante: « L'Empereur de toutes les Russies, « lui-même, apprendra bientôt à ses dépens ce que « ça rapporte de venir jouer le rôle de grande co- « quette auprès des démagogues français. »

Le châtiment n'a pas tardé à justifier mes paroles, et ce n'est pas fini. Au nom de quoi, d'ailleurs, récla-

merait-il ? Il ne fait que récolter le fruit de ce qu'il a semé.

S'il a été assez stupide et assez dépourvu de sens moral pour soutenir un foyer révolutionnaire tel que celui qui est constitué par la France actuelle, il n'a ni à s'étonner, ni à se plaindre, si la contagion a gagné son pays et s'il en est la victime.

Sa responsabilité vis-à-vis de l'humanité entière, dans le développement actuel des doctrines socialistes, est colossale ; on se demande jusqu'à quand il continuera à jouer ce rôle de crétin imbécile et malfaisant.

La Russie ne fait que débuter sur la pente fatale ; elle est actuellement dans l'état où se trouvait la France en 1789, au moment de la réunion des Etats généraux.

C'est un enseignement éminent pour l'esprit, et créateur de profondes pensées sur la manière dont s'effectue le fonctionnement de l'univers, que de comparer ces deux époques. Quel spectacle suggestif de voir deux pays, comme la France au XVIIIe siècle et la Russie présentement, soumis à l'action des mêmes influences astrales, suivre deux routes exactement parallèles, et subir des péripéties analogues. Quelle leçon mémorable de voir à leur tête, à ce moment critique, deux monarques aussi semblables : deux êtres faibles et niais, d'une incapacité stupéfiante, et qui semblent destinés à permettre, par leur nullité même, la réussite des grands événements qui doivent s'accomplir.

L'état de la France est peut-être plus foncièrement mauvais que celui de la Russie.

En effet, celle-ci est une nation neuve, qui n'a pas atteint jusqu'à présent le niveau intellectuel moderne; il est possible qu'elle ait encore en sa faveur une petite chance de régénération. Si faible que soit cette probabilité, on peut espérer cependant qu'une fois passés les événements tragiques qu'elle est en train de subir, une ère de progrès et de développement s'ouvrira devant elle, si elle arrive à supprimer à temps tous les fauteurs de désordre.

Mais la France n'en est pas là : c'est un pays qui est en pleine décomposition, et qui est tombé petit à petit dans un état de complète aberration mentale. Il est bien plus sérieusement malade qu'on ne se le figure d'après l'état de la surface.

Il arrive un moment, pour chaque organisme, où il a tellement accumulé les causes de destruction qu'il ne peut plus fonctionner, et ce moment est arrivé pour le nôtre : il est pourri et gangrené jusqu'à la moëlle par les conceptions égalitaires et démocratiques, et il est extrêmement probable qu'il ne s'en relèvera pas.

Toutes les conséquences de ces notions essentiellement antiscientifiques, contraires à toutes les lois naturelles, contraires à tout progrès, à tout développement et à toute prospérité, c'est la France qui en est le porte-parole et qui s'est chargée de les répandre dans le monde.

Elle joue en Europe le rôle de foyer infectieux et pestilentiel. Elle constitue un danger permanent pour elle-même et pour toutes les nations civilisées.

Un pareil état de choses ne peut pas se prolonger longtemps : c'est l'avenir même de l'humanité qui serait compromis si ces doctrines se développaient et devenaient dominantes. Or, comme celui-ci ne sera certainement pas sacrifié, comme il est indiscutable que les lois fondamentales qui gouvernent le monde auront le dessus, il n'y a pas à se faire d'illusion : *il faut que la France change radicalement, ou qu'elle disparaisse.*

C'est cette dernière solution qui est la plus probable, étant donné l'état de décomposition mentale qui a pénétré jusqu'au cœur de la nation; j'ai montré, dans un des chapitres précédents, que la catastrophe se produira en deux phases : un premier acte qui débutera vers 1910, mais qui ne donnera qu'un résultat incomplet, aboutissant à la domination d'un empereur français ou allemand; puis viendra la débâcle finale en 1929, au cours de laquelle le pays s'effondrera.

Il faut vouloir se boucher les yeux pour ne pas voir que la France marche au désastre à pas accéléré. C'est d'ailleurs l'intérêt de l'humanité entière qu'elle soit violemment châtiée par un procédé ou par un autre, et on peut être sûr qu'elle ne l'évitera pas.

Son organisation intérieure, basée sur la toute-puissance des brutes et des ignorants, sacrifie à leurs passions les éléments les plus essentiels sur lesquels reposent les sociétés humaines : religion, mœurs, propriété, liberté, justice, tout y passe, pourvu que la populace y trouve la satisfaction de ses instincts haineux.

Les classes supérieures de la nation n'ont plus qu'une existence fictive : elles sont dans un état de nullité navrant. L'esprit faussé dès l'enfance par un enseignement basé sur des conceptions débilitantes, elles ont perdu toute force de résistance, tout instinct de lutte et de guerre. Elles n'ont plus ni pensée, ni savoir, ni énergie, ni doctrine; si parfois elles élèvent la voix, c'est pour paraphraser, d'une façon niaise, les énormités mensongères que les divagations démocratiques ont mises à la mode du jour.

Cet ensemble de phénomènes n'est pas unique dans l'histoire.

Il s'est déjà présenté au moment de la première Révolution française ; il s'est présenté au moyen âge dans les républiques italiennes ; il s'est présenté jadis à Rome et dans les républiques grecques, et partout il a conduit aux mêmes conséquences : tyrannie de la plèbe et de tous les rebuts de la population, bouleversements, massacres, pillage et ruine générale.

On sait aussi comment cela se termine ; il y a deux solutions.

La solution romaine, l'établissement d'un César, qui rétablit un ordre matériel en courbant tout sous son pouvoir et sous sa domination personnelle ; et la solution grecque, l'asservissement du pays par les armées étrangères.

Après avoir été pendant des années rançonnés, dépouillés et tyrannisés par une populace indigne, les Grecs, exaspérés par toutes ces exactions, accueillirent les Romains comme des libérateurs.

NEBO.

Prière à Nebo de nous faire connaître son adresse.

TÉLÉGRAPHIE HUMAINE

La faculté de vue à distance, de pressentiment ne peut plus être niée aujourd'hui, tant sont nombreux les exemples qu'on en rencontre. Il est des individus qui, sans y faire le moindre effort, perçoivent tels événements s'accomplissant à de grandes distances, qui, inconsciemment, se dédoublent et vont apparaître fort loin de l'endroit où se trouvent leur corps. On ignore les causes profondes de ce singulier pouvoir, mais on peut vraisemblablement supposer qu'il s'agit d'une extériorisation du fluide humain, d'une sorte d'onde rayonnante allant impressionner la personne à laquelle on songe ou qu'on veut atteindre. On a fréquemment constaté que deux êtres, après un entraînement variable, peuvent arriver à se communiquer soit des idées, soit des images matérielles, lorsqu'ils sont éloignés l'un de l'autre. Cette communication assez facile, et dans ce cas volontaire, peut aussi bien s'établir involontairement dans des circonstances données.

⁂

M. Sage, qui discute cette question dans les *Nouveaux horizons de la science* avec une méthode critique et un scepticisme scientifique exceptionnels, rapporte des phénomènes constatés, indiscutables, qu'il est intéressant de citer. Un M. Kearne, assis un soir dans sa chambre, attendait le retour de deux de ses amis. Ne les voyant pas arriver, il se met à lire, parfaitement calme. Soudain, il a près de lui, avec une inimaginable intensité, la sensation d'une présence. Tournant légèrement la tête, il distingue le bas d'une jambe, puis aperçoit son ami debout, pâle, blessé à la joue. L'apparition disparaît. M. Kearne note l'heure — dix heures cinquante — et, à onze heures trente-cinq, une voiture lui amenait son ami qui avait été pris d'une syncope et qui, tombant, s'était entaillé la joue.

Un jour de janvier, M. Dickinson, photographe, voit entrer dans son magasin un client qui lui réclame ses photograhies non encore livrées. Les épreuves n'étant pas prêtes, le client sort brusquement. Huit jours après, M. Dickinson les envoie et apprend qu'à l'heure de cette étrange visite, son client était sans connaissance, était mort quelques instants après, mais qu'il avait, à plusieurs reprises, témoigné sa contrariété de n'avoir pas reçu les photographies commandées.

En octobre, M. Wilmot est en mer, entre Liverpool et New-York, — une tempête avait fait rage depuis huit jours. Un matin, pendant la traversée, il rêve que sa femme, laissée aux Etats-Unis, se présente au seuil de sa cabine, s'approche de lui, vient l'embrasser et se retire. Il se réveille et aperçoit son compagnon de cabine, M. Tait, qui, accoudé, le regarde fixement et lui dit : « Vous en avez de la chance, vous, qu'une dame vienne vous rendre visite. » Après explications, il devint évident que M. Tait avait vu, éveillé, les moindres détails de ce rêve. Or quand M. Wilmot arriva, la première question que sa femme lui posa fut celle-ci : « As-tu reçu ma visite, il y a mardi huit jours ? — Ta visite ? J'étais en mer à mille milles de la côte. — Je sais, répliqua-t-elle. Mais il m'a semblé que je te faisais une visite. » Et Mme Wilmot raconte que le mauvais temps l'avait fort inquiétée, qu'elle s'endormit et que, vers quatre heures du matin, il lui sembla qu'elle allait à la recherche de son mari, traversait la mer, arrivait près d'un bateau, y grimpait et descendait dans une cabine : « Il y avait deux couchettes, un homme se trouvait dans l'une, me regardant en face. J'eus un moment de crainte, puis je m'approchai de ton lit, je t'embrassai et je m'en fus... »

⁂

On pourrait multiplier les exemples de tels faits, et de plus extraordinaires encore, prouvant jusqu'à l'évidence les réactions réciproques des êtres. Ces pensées fort étrangères à nos pensées habituelles, ces impulsions à accomplir un acte quelconque, ces pressentiments que les événements vérifient, qui nous prouve qu'ils ne sont pas le résultat d'une télé-

graphie ignorée? Cette phrase si souvent entendue : « Cette idée est dans l'air » est plus scientifiquement juste qu'on l'imagine.

Est-il besoin, à ce propos, de rappeler l'étonnante clairvoyance qui fit pressentir à une dame habitant Londres que le roi Alexandre et la reine Draga de Serbie étaient en péril de mort, quelques mois avant la catastrophe que l'on n'a pas oubliée? Et la vision tout aussi surprenante de cette même dame assistant, en Angleterre, à l'heure précise où il s'accomplissait à Belgrade, à l'assassinat des souverains serbes?

De telles facultés sont rares, mais elles sont assez certaines et prouvées pour qu'on ne les nie pas et qu'on ne raille pas leur emploi prudent.

XAVIER PELLETIER.

NOTE SUR L'EMPLOI DES ANIMAUX

DANS LES EXPÉRIENCES PSYCHIQUES (1)

Les bêtes ont rendu à la science et à l'intelligence, de grands services. Martyres des laboratoires, elles donnèrent leur sang pour les progrès de la physiologie. Je voudrais examiner si elles n'apporteraient pas aux progrès du psychisme un concours non moins efficace et nullement sanglant.

Ainsi que les hommes, les animaux perçoivent-ils parfois l'invisible?

Camille Flammarion rapporte ce phénomène, observé à Marcillac : Un cheval s'arrêta tout à coup, les oreilles dressées, soufflant très fort des naseaux et, tandis que les personnes qui étaient dans la voiture se demandaient encore la raison de cet arrêt brusque, la vision d'une autre voiture attelée d'un autre cheval sortit d'un bois impraticable, franchit un fossé, passa devant ces personnes avec une vitesse prodigieuse, franchit un second fossé et disparut dans un endroit où il n'y avait que marais et fondrières. Ce qui accentuait le caractère de vision, c'est que la course effrénée, les fossés franchis ne causaient pas de cahot et que le conducteur fantôme, assis tranquillement, ne tentait, à la différence d'un conducteur réel, aucun effort pour retenir son cheval emporté.

Les personnes, remarquons-le, ne voyaient rien au moment où l'animal s'arrêta en soufflant très fort. Il aurait donc perçu avant elles l'apparition.

Des cas nombreux de perception psychique animale se rencontrent à feuilleter les recueils spéciaux. Le chien d'un officier russe refuse de manger, hurle terriblement le jour où son maître est tué par les Japonais. D'énormes distances séparaient des combats mandchouriens l'animal resté en Russie auprès d'un ami de l'officier.

Une forme sombre, vêtue d'étoffe vaporeuse blanche, apparaît, en Suisse, à une femme médecin, la veille du jour où l'une de ses amies mourait dans l'Inde et, durant l'apparition, le chat de la doctoresse gronde avec fureur, la sueur le baigne, il tremble de tous ses membres.

Un mousse périt dans un naufrage. Sa mère et sa sœur, la nuit du naufrage, entendent, venant de l'étage supérieur, le son d'un sifflet dont se servait le mousse pour appeler son chien. Ce chien, qui était à la maison, l'entend aussi et, y répondant, selon sa coutume, par des aboiements, court à l'étage supérieur où il faut penser qu'il croyait trouver son maître.

Une jeune dame de Boston, assise à son piano, jouait et songeait. Un petit chien était couché sur un siège à quelques pas d'elle. Soudain l'attitude du chien la frappe. Il se soulevait, le poil hérissé, et grondait vers la porte. La dame, qui tournait le dos à cette porte ouverte, fait volte-face et discerne, dans l'autre chambre, trois vagues fantômes humains. Ils s'évanouirent ; mais la terreur de l'animal augmentant, il avait cherché refuge sous le sofa, d'où sa maîtresse le décida malaisément à sortir.

Une dame, ses cinq enfants et un ancien serviteur que l'on recevait en ami, causaient dans un salon de Saint-Pétersbourg. Le chien « Moustache » se précipita, tout à coup, en aboyant, vers le poêle. Les assistants regardèrent de ce côté et virent, sur la corniche du poêle, un petit garçon de six ans. Ils le reconnurent pour le fils de leur laitière. Le même jour, un peu plus tard, la laitière leur apprit que son enfant venait de mourir.

Tous ces récits nous montrent la perception psychique animale intervenue en des phénomènes que note l'observation.

Mais pourrait-elle intervenir en des phénomènes que produirait l'expérimentation? Serait-il possible de faire concourir les animaux à des essais de télépathie expérimentale et provoquée? Une impression animale constatée au moment où un sujet humain ressent lui-même une impression télépathique expérimentale, provoquée à distance par un hypnotiseur, confirmerait la réalité de cette dernière impression.

Et un médium qui chercherait expérimentalement à percevoir des visions de l'Au-Delà confirmerait la réalité de ces visions en prouvant qu'un animal est impressionné au moment où la vision se découvre à lui, médium.

Un emploi expérimental, plus attachant encore, des

(1) Communiquée et lue en séance à la Société d'Etudes psychiques de Nice.

animaux dans les études psychiques serait de tenter sur eux le dégagement du double. Certains faits d'observations semblent établir que l'animal agit télépathiquement sur l'homme :

Ainsi M. Haggard voit, en rêve, son vieux chien mourant, étendu entre les roseaux d'un étang. Et le lendemain, à deux kilomètres de la villa, on trouve le chien mort, jeté, comme on le démontra, cette même nuit du rêve, par un train, dans les plantes aquatiques de l'étang que traversait le pont du chemin de fer.

Une dame anglaise, logée à un hôtel de Menton sur la Côte d'azur, avait laissé son chien en Angleterre. Un jour, qu'elle était assise à table d'hôte, elle le voit à côté d'elle. Or, peu de jours après, elle reçut une lettre lui annonçant la mort du chien.

Il y a plusieurs cas analogues relevés par la *Société des recherches psychiques* de Londres. La voyante de Prévorst apercevait un double fluidique aux animaux comme aux hommes. Dans un récit de M. Milange que relate l'*Humanité Posthume* d'Aldolphe d'Assier, on remarque le dédoublement des deux chiens noirs d'un berger.

L'observation paraissant donc établir la possibilité du dédoublement des animaux, il y aurait un extrême intérêt scientifique à tâcher de le produire par l'expérience.

On endormirait l'animal au moyen du chloroforme ou de la *scopolamine*, ce nouvel anesthésique général que l'on dit supérieur au chloroforme en ce qu'il ne présenterait aucun danger, et de plus laisserait persister, dans quelque mesure, les fonctions intellectuelles. Cette persistance donnerait peut-être occasion d'influencer, après un dressage, par suggestion verbale ou tacite, l'animal endormi.

Mlle Louise Robinowitch a indiqué, au dernier Congrès international de psychologie, un autre moyen d'amener le sommeil :

Avec un courant électrique intermittent à basse tension de 1 à 10 volts on détermine, chez un lapin, un sommeil calme, accompagné d'anesthésie complète. Cet état dure pendant des heures sous l'action électrique, et s'interrompt d'emblée aussitôt qu'on arrête le courant. Le lapin se remet tout de suite et ne garde pas trace de sommeil. Pour des animaux de taille supérieure, on augmente le nombre des volts.

Une fois l'animal endormi grâce à l'un de ces divers procédés, on travaillerait à obtenir chez lui l'extériorisation du double à la rendre visible, à la photographier.

On chercherait si une entité de l'Au-Delà peut se matérialiser en empruntant le double d'un animal et en en modifiant, humanisant les formes. Cette dernière expérience, si elle réussissait, aurait une valeur souveraine car toute fraude s'éliminerait d'avance.

On devrait encore placer, auprès d'un médium humain, des animaux endormis et chercher si l'entité se matérialiserait en se servant d'une combinaison des fluides animal et humain.

Et cela de telle sorte que, la plus grande quantité de fluide étant empruntée aux animaux, le médium humain devenu moins sensible fût photographié totalement, sans dissimuler ses mains ni son visage, en même temps que le fantôme. Par cette photographie totale, le médium deviendrait inaccusable : Car toute fraude due à l'activité propre de sa personne physique serait éliminée, un examen préalable ayant, d'ailleurs, éliminé les fraudes provenant de trucs mécaniques. Et pour éviter un complice, il suffirait de n'avoir qu'un seul médium humain en présence d'assistants sûrs.

Ma proposition de recourir aux animaux dans les études psychiques n'est nullement dirigée contre les médiums. Elle offre à ceux qui s'avèrent honnêtes, une aide diminuant leurs fatigues et leurs dangers.

ALBERT JOUNET.

EXPÉRIENCES
D'ATTRACTION A DISTANCE
SANS PAROLES NI CONTACT
SUR DES SUJETS A L'ÉTAT DE VEILLE

(*Suite et fin.* Voir le numéro 228.)

Après avoir instruit mon sujet déjà cité, sur la façon de s'y prendre pour me faire agir (d'après ce que je venais de faire), je me suis mis moi-même dans l'état requis et j'ai fort bien senti quelque chose qui m'envahissait et qui me faisait mouvoir : *Ça n'est pas une pensée, ça n'est pas une image* ; c'est une *force fluidique*, c'est quelque chose qui vient de l'opérateur qui est conduit par sa volonté, laquelle chose est *sensible*, et qui fait agir tout sujet qui veut s'y prêter. Que les lecteurs des *Annales* fassent les expériences comme moi et ils seront eux-mêmes étonnés.

Le sujet le plus en rapport de tempérament avec l'opérateur est le plus facile, — il y en a qu'on ne pourra (je dirai presque) jamais faire manœuvrer ou influencer. Ce qu'il faut bien connaître, pour être sûr de réussir d'une façon très concluante, c'est l'*art* de la *concentration* de la volonté, — de plus, l'art d'émettre le fluide de façon à en rendre le courant sensible.

Voici une expérience d'attraction à distance qui m'a un peu impressionné. C'était il y a à peu près trois mois : une jeune personne, Mlle R... (permettez-moi de ne pas la nommer), vient me voir. On parle de ces différents phénomènes. Elle se lève et me dit : « Je veux bien me constituer votre sujet, pour voir ». J'accepte. Elle est nerveuse, intelligente et pas hystérique certainement. Après l'avoir préparée, je la faisais avancer, reculer même rien qu'avec *le regard* ; alors je lui fis fermer les yeux et j'eus l'idée de la faire asseoir. Je préparais à son insu une chaise au milieu du salon sur le tapis. Je lui imposais les mains ; et par un grand geste allant d'elle-même à la chaise, je spécifiais dans la concentration de ma volonté l'idée de la faire venir s'asseoir ; elle avait près de trois mètres à faire, et les yeux fermés. Après ce geste impératif, je me mis les mains derrière le dos et, des yeux seuls, je faisais les indications du chemin à prendre Elle vint à soubresauts, comme en glissant, puis aussitôt, debout près de moi, ayant la chaise bien derrière elle, elle tomba comme une masse sur la chaise, ainsi que le ferait une personne qui se trouve mal.

Je fus *très surpris*, pour ne pas dire *plus*. Elle m'expliqua qu'elle avait senti comme un poids sur elle et comme quelque chose qui, la saisissant par la taille, la forçait de s'asseoir. Elle m'a juré qu'elle n'avait aucune idée préconçue sur ce que je voulais lui faire faire, et qu'elle a eu l'impression qu'elle était jetée par terre : « Heureusement, dit-elle, que la chaise s'est trouvée là. »

Je puis aussi affirmer qu'il n'est pas besoin de geste de mains, que les yeux suffisent. J'ai fait lever les bras, avancer les jambes, avancer et reculer le sujet, rien qu'au moyen du *regard*, en concentrant ma volonté comme le Dr d'Ardenne; mais moi, je n'endors pas mes sujets, je me contente de les *préparer*, tout simplement.

Maintenant, pour donner plus de poids et d'authenticité à mon récit, je puis vous dire que j'ai fait ces expériences, et en partie toutes celles que je vais encore relater, en la présence (et pour le convaincre) du sympathique et très intelligent Dr Robin, de Saint-Hilaire-de-Villefranche, ex-interne et élève du célèbre Dr Pitres, de Bordeaux. Et ce n'est que parce que ces petits amusements scientifiques le surprenaient, que j'ai cru qu'ils valaient la peine d'en parler.

EXPÉRIENCES (ANTÉRIEURES) SUR L'ACTION DU FLUIDE DIT MAGNÉTIQUE AVEC CONTACT, MAIS SANS PAROLES

Sur des sujets à l'état de veille.

Comme c'est par suite d'une déduction logique que j'en suis arrivé à une expérience d'attraction ou d'action à distance, il est juste que j'indique quelle voie m'y a conduit. Les ouvrages qui touchent de près ou de loin à cette matière sont encore assez rares, et ce n'est que depuis deux ans au plus, que j'en ai en ma possession. Il me faut l'avouer aussi en passant, je suis très heureux de me trouver en compagnie et en bonne compagnie, bien qu'il me répugne assez de lire les écrits d'hommes certainement intelligents, qui nient le surnaturel. C'est toujours la même chose, on oublie que la vérité est entre les deux extrêmes. Pendant un temps, on mettait le bon Dieu et le Diable partout et maintenant, c'est trop tout le contraire.

C'était pendant l'hiver, en 1901 ; un de mes amis, très intelligent, vint me voir un jour et me proposa de m'emmener passer la soirée chez lui. Il avait un sujet très intéressant à me montrer, disait-il : en lui appliquant les mains sur les omoplates, il lui faisait mouvoir les bras, lui faisait prendre (les yeux fermés ou ouverts) des objets désignés à l'avance par les spectateurs, dans n'importe quel endroit de la maison, en le faisant avancer devant lui et lui tenant toujours les mains appuyées sur les omoplates. Ami du merveilleux et sans parti pris, je le suivis et après dîner, il me conduisit chez ses amis où se trouvait ce sujet : un jeune homme de 19 ans, fort, mais nerveux.

On était prévenu sans doute dans la famille, car personne ne se trouva surpris lorsque mon ami proposa de faire sa petite expérience devant moi. Voici comme il procédait : on envoyait le sujet dans la chambre voisine, on fermait la porte sur lui pour qu'il n'entende pas ce qu'on dirait : alors ceux qui étaient présents et qui désiraient voir et se rendre compte, désignaient un objet à prendre entre un certain nombre, sur une table, et d'accès facile. On faisait entrer le sujet et mon ami lui faisait fermer les yeux à peine entré dans la salle, puis, lui appuyait les mains sur les omoplates et l'expérience commençait. Alors on voyait s'avancer doucement le sujet vers la table, toujours suivi par mon ami en contact avec lui, puis un de ses bras se levait et, sans hésitation aucune, sa main s'avançait vers l'objet, le saisissait et le présentait à celui qui préalablement avait été désigné pour le recevoir. On recommença à plusieurs reprises et tout réussit très bien. Le sujet ne sait pas où il va (il a les yeux fermés), on lui fait tourner le robinet d'une fontaine, se laver les mains en règle, etc. On le fait monter sur une chaise et décrocher un objet suspendu, puis le porter à un endroit désigné : c'était étonnant et satisfaisant. Doué d'un esprit observateur, assimilateur et très déductif, ceci m'impressionna fort. Je dus me soumettre aussi à l'expérience, mais je ne suis pas un bon sujet parce que je veux toujours me rendre

compte et il ne le faut pas, comme je l'ai découvert depuis.

On se retira, et arrivé chez moi, à quelques jours de là, je me mis à essayer l'expérience (*fabricando fit faber*), et avec plusieurs personnes très nerveuses de mes amis je réussis aussi, bien plus vite, même plus parfaitement que mon ami. Nous passions ainsi des soirées très intéressantes. D'abord c'était aussi à prendre des objets sur des meubles et à les porter juste à une autre place, l'opérateur suivant toujours le sujet en lui appuyant légèrement les mains sur les omoplates ; puis on essaya des choses plus difficiles. Une des aimables personnes qui étaient venues passer la soirée chez moi étant très apte à être impressionnée, on la choisit comme sujet. On la fit sortir de la salle, puis, sans qu'elle puisse ni voir ni entendre, on décida de lui faire prendre sous des livres et d'autres boîtes, une boîte de dragées.

Il y en avait d'une sorte qu'elle n'aimait pas; on conclut qu'elle devait prendre la boîte de la main droite, la placer fermée dans la gauche, l'ouvrir de la droite, poser la couverture à telle place, — tout ceci les yeux fermés, — puisque, les yeux ouverts, elle prendrait la dragée désignée (une de celles qu'elle n'aimait pas), puis, qu'elle la porterait, les yeux fermés, à la bouche d'une des personnes présentes et choisie aussi à l'avance. On fit entrer le sujet et je lui recommandai de fermer les yeux, et, sans hésitation aucune, elle exécuta chacun des mouvements attendus par l'assistance émerveillée. Détail typique : arrivée à la dragée, — la boîte était pleine, — je lui fis ouvrir les yeux. Sa main hésite, elle avance, elle recule et finalement elle se récrie : « Puisque je ne l'aime pas, celle-là ! — Si vous ne l'aimez pas, à votre guise, prenez-la quand même, si c'est celle-là que vous devez prendre, et fermez les yeux. » Elle prend alors la dragée, et la porte, les yeux fermés, directement dans la bouche de la personne désignée pour la recevoir.

J'ai fait avec la jeune personne dont j'ai parlé plus haut, Mlle T..., plus nerveuse encore, je crois, plusieurs autres expériences, très *curieuses* à mon avis. Un soir, chez elle, devant mon ami G.. émerveillé, j'ai joué aux échecs avec son père, en faisant fermer les yeux au sujet et en lui appuyant les mains sur les omoplates, me servant de ses mains comme des miennes et *j'ai gagné la partie*. Elle connaissait à peine la marche des pions, de plus, elle fermait les yeux. Elle manœuvrait les pièces comme si elle en eût connu la marche et si elle eût les yeux ouverts. Mon *ami la surveillait*, cela va de soi. Ensuite, devant mon ami qui, lui, n'avait pas essayé ce tour de force, je pris la canne du père de cette jeune personne, je la lui *appuyai* sur la main gauche *ouverte* et je lui fis, par ce moyen, exécuter les *yeux fermés* un mouvement en arrière pour aller chercher avec sa main droite un objet placé derrière et désigné d'avance à son insu. — Je la conduisis au piano les yeux fermés et je lui fis jouer, en lui appuyant légèrement les mains sur les omoplates ; me servant de ses mains à elle comme si elles eussent été miennes, je lui fis jouer des notes convenues et désignées par mon ami à mesure que je devais les faire jouer ou, pour être mieux compris, les jouer avec les mains de Mlle T... ; une seule ne fut pas bien appliquée, c'était très curieux. — Je vous ai déjà dit que j'écrivais, mais très difficilement, de cette façon. Je lui ai fait, par le même procédé, tourner le bouton d'une lampe pour *baisser* la mèche, allumer une bougie sans la voir, et l'éteindre en *soufflant* dessus (*sic*) en présentant la flamme à la hauteur de sa bouche. Mais j'explique le fait de *souffler* par une idée qui pourrait être inspirée au sujet par le fait qu'elle avait la lumière en face de la bouche et tout près. J'ai fait monter aussi le sujet sur une chaise, je l'ai fait mettre à genoux, étendre les bras en croix, puis rejoindre les mains dans l'attitude de la prière, puis s'asseoir et délacer ses chaussures, comme pour se mettre au lit. Cette petite scène et chacune des autres étaient *convenues* à l'avance entre les aimables spectateurs, le sujet seul ignorait ce qu'on avait décidé. Mais c'est assez sur ce sujet : finalement c'est à peu près toujours la même chose, et qui réussit bien un de ces tours, peut les réussir tous. Pour cela il est *mieux* d'avoir un sujet *sensible*, nerveux. Cela fatigue l'opérateur et engourdit les bras, surtout les poignets. La fatigue peut se comparer à celle des médiums et des assistants dans les séances de spiritisme dont parle M. Maxwell, par exemple. C'est bien un *fluide* qui se dégage, et la personne que l'on fait agir ainsi est bien le prolongement de la propre personne de l'opérateur.

PAX.

ÇA ET LA

Un chien artiste

Le Dr Lodor, de Chicago, possède un chien de berger, appelé Duke, qui sait chanter ; il peut chanter un air et rester dans le ton aussi bien que la majorité des chanteurs. Le Dr Single, professeur de physiologie à l'Université de Chicago, connaît ce chien de longue date et se porte garant de sa faculté musicale. La première fois qu'il entendit, en compagnie de Mme Single, le chien accompagné au piano par son maître, ils crurent tous deux que c'était M. Lodor qui chantait, et ce dernier est un excellent chan-

teur. Le chien possède une échelle de deux octaves et demi, commençant par le *ré* inférieur, et a, en somme, une voix de baryton. Actuellement, la possession de certaines notes est devenue incertaine chez le chien, qui est âgé de quinze ans. Mais son oreille est toujours bonne et il a le sentiment de la déchéance de sa voix. Aussi n'aime-t-il plus chanter devant des étrangers.

Sa faculté remonte à sa première enfance; M. Lodor s'en aperçut pour la première fois en entendant le chien accompagnant en sourdine le piano. La gamme de *ré* majeur était la plus naturelle au chien, mais il changeait assez facilement de ton quand le pianiste jouait dans un autre ton. Il supportait difficilement les fausses notes et les accords désharmoniques. Bientôt l'artiste à quatre pattes se mit à chanter tout haut, la bouche bien ouverte, naturellement sans articuler les mots. Très susceptible, il ne pouvait supporter la moquerie et allait aussitôt se cacher sous le piano.

Très attaché à son maître, celui-ci le traite presque comme un compagnon humain et regrette vivement la disparition graduelle de son talent.

Le froid et le muet

Paulhaguet (Roumanie). — M. Jean Rougier, cinquante-quatre ans, ouvrier agricole, demeurant à Paulhaguet (près du Puy), était devenu muet à la suite d'un accès de fièvre typhoïde, en 1887. Le malheureux, qui était instituteur à cette époque, dut démissionner et s'occuper de travaux agricoles.

Lundi, il sortit et se trouva subitement indisposé par le froid. Deux passants vinrent à son secours et parvinrent à le ranimer. Or, détail vraiment curieux, quand Rougier fut revenu à lui, il n'était plus muet.

Le fait a été constaté officiellement par les médecins.

Alexandre Dumas superstitieux

Alexandre Dumas père, dont on a beaucoup parlé ces temps derniers à l'occasion de l'inauguration de la statue de son fils, était ardent chasseur et chasseur superstitieux.

Il affirmait que tout chasseur qui avait le malheur de rencontrer un prêtre, au moment du départ, revenait nécessairement bredouille. Aussi, dès qu'il apercevait une soutane sur le chemin, se hâtait-il de tourner les talons et de rentrer au logis.

Un matin, il s'était joint à une joyeuse bande... Passe un personnage vêtu de noir et coiffé d'un chapeau à larges bords. « Ah! mon Dieu, le curé! » s'écrie Dumas, en s'arrêtant. — « Mais non, c'est le pasteur de X... — Un pasteur protestant! C'est bien pis, reprend Dumas, il nous ramènerait bredouille sous les deux espèces!... »

A TRAVERS LES REVUES

SORCIERS

Sous ce titre, M. Gaston Bourgeat raconte, dans le *Voile d'Isis*, les faits suivants dont il donne l'explication occultiste :

L'on me communique de la Guyane le récit de faits tels, que je ne puis résister au désir de les porter à la connaissance des lecteurs du *Voile d'Isis*.

Un Africain du nom de Chimbo a essuyé plus de cinquante coups de feu sans avoir reçu la moindre égratignure; puis, solidement lié avec des chaînes, il les a rompues sans effort et a pu s'échapper.

Un nommé Radical, traqué par la police et cerné dans sa maison, s'est rendu subitement invisible.

Des naturels se changent en animaux et se rendent, ainsi transformés, dans les maisons et les étables où ils jettent des maléfices. Il n'est pas rare de rencontrer, la nuit, des formes étranges impossibles à saisir.

M. Hippolyte C..., sortant de Cinnamary, se rendait à sa demeure. Comme il traversait un bois, un cheval à cinq pattes lui apparut tout à coup, laissant deviner des intentions hostiles. M. C... le frappa d'un violent coup de bâton; aussitôt l'animal prit la fuite en criant : Hippolyte tu m'as blessé!

Deux jours après on trouva à Cinnamary, gisant sur son lit et les reins brisés, une femme réputée sorcière.

Si extraordinaires que puissent paraître ces faits, ils rentrent, néanmoins, dans le domaine du possible et s'expliquent facilement par la théorie du corps astral.

Les sorciers, par certains procédés qu'ils se transmettent de père en fils, réussissent à produire le dégagement de leur astral, et les formes que cet astral emprunte alors correspondent à celles qu'il a occupées lors de précédentes incarnations; c'est la descente vers l'animalité, l'œuvre exécrable par excellence, l'œuvre satanique, car elle est diamétralement opposée aux desseins du Créateur.

La primitive Eglise avait composé des exorcismes pour ces cas particuliers et prévus; j'en ai eu dernièrement la preuve par la lecture d'un ouvrage secret que mon excellent ami Monseigneur X... a placé sous mes yeux.

Les sorties en astral pratiquées par les sorciers ne leur sont possibles qu'avec l'aide des forces intelligentes mauvaises, et en vertu d'un pacte tacite ou réel avec elles.

Que ces forces portent les noms d'élémentaires ou de démons, peu importe; leur rôle consiste à préserver l'être malfaisant qui tente cette expérience dans un but infâme; elles servent de mentor à l'astral, au moment de sa sortie du corps matériel, en le guidant à travers les terribles tourbillons du serpent de feu.

La protection de ces forces est plus visible dans d'autres cas, par exemple dans le premier que je cite : un malfaiteur reçoit plus de cinquante coups de feu et pas un seul projectile ne parvient à l'atteindre.

Les sorciers sont donc les alliés des puissances démoniaques, et leur but est le maléfice, c'est-à-dire le mal! Autrefois, on les envoyait au bucher et c'était justice. Cependant, combien d'innocents ont dû payer pour les coupables!

Aujourd'hui, ils ont réussi à se faire nier, et précisément par ceux qui, souvent, sont leurs premières victimes.

GASTON BOURGEAT.

LES EXPÉRIENCES DE LA VILLA CARMEN

En réponse à un article du Dr Maxwell dans les *Annales des sciences psychiques*, M. Sage, dans les *Nouveaux horizons*, somme M. le Dr Richet de faire une enquête sur les révélations d'Areski et de Mlle Marthe Béraud, le médium de la villa Carmen.

Passons aux aveux de Mlle Marthe Béraud recueillis par

Me Marsault. Me Maxwell complimente son collègue, Me Marsault, sur l'habileté de sa lettre, et Me Marsault sera sûrement très flatté d'un compliment venant d'un homme aussi compétent. Mais ensuite Me Maxwell fait à Me Marsault des reproches que je lui fais aussi et sévèrement. Me Marsault n'aurait pas dû se contenter de recueillir des aveux vagues, il aurait dû presser Mlle Marthe de questions alors qu'il en était temps, il aurait dû s'entourer de témoins, si cela se pouvait; il aurait dû sténographier les paroles de Mlle Marthe et lui faire signer un procès-verbal, si c'était possible. Au lieu de cela, il a cru ou feint de croire à la bonne volonté de tout le monde, et il s'est lancé dans une conduite sentimentale dont il aura peut être à souffrir — et ce sera bien fait. Oui certes, la lettre de Me Marsault est terriblement vague. En quoi consistent les aveux de Mlle Marthe? A-t-elle dévoilé le ou les trucs dont elle se servait? Voyant que personne d'autre ne tenait à poser ces questions à Me Marsault, je les lui ai posées et je conviens bien volontiers que, jusqu'à présent, il a évité d'y répondre; mais il a promis de le faire, et j'attends. S'il ne le fait pas, on le jugera sans indulgence, comme il le mérite.

Mais ce qu'il y a de défectueux dans la conduite de Me Marsault ne doit pas nous fermer les yeux sur ce qu'il y a d'impardonnable dans la conduite du professeur Richet. Comment! son médium avoue l'avoir dupé; et il ne va pas recueillir ces aveux et il ne charge même personne de le faire en son nom : il s'enferme dans sa tour d'ivoire et il s'écrie : « Les journalistes! Un homme comme moi ne leur répond pas! » Un véritable savant, tout heureux de l'aubaine, aurait sauté sur ces aveux et les aurait recueillis, il les aurait critiqués, s'il y avait eu lieu, et il aurait prié Mlle Marthe de se prêter à de nouvelles expériences, en lui faisant comprendre qu'il y allait de sa réputation. Si elle s'était dérobée, il l'aurait publié *urbi et orbi*; son rôle aurait été alors terminé. Un homme qui aurait agi ainsi aurait fait preuve d'un grand caractère, et les injures ne seraient pas arrivées à la plante de ses pieds.

Mais, au lieu de cela, M. Richet ne fait pas d'enquête. Non seulement il n'en fait pas, mais il ne publie même pas les lettres qui lui ont été spontanément adressées. Il y en a pourtant une qui serait particulièrement intéressante, celle de M. Béraud père. Inutile de se retrancher derrière des considérations de savoir-vivre : est-ce que dans une discussion d'une importance pareille, ces considérations pèsent un fétu? Mais il y a mieux. M. Richet passe outre à tous les avis et jette dans le commerce, c'est-à-dire dans le grand public ignorant et naïf, une brochure sur la Villa Carmen, soigneusement expurgée de toute contradiction.

Savez-vous ce que répond son défenseur à tout cela : « M. Richet ne put venir à Alger faire l'enquête qu'on lui demandait de faire et recueillir les témoignages qu'on lui indiquait, il a ses occupations et ses devoirs (1). » Oui, cher Maître et Docteur, et le premier devoir d'un homme qui jouit d'une réputation, méritée ou non, est de ne pas permettre qu'on accrédite et qu'on répande l'erreur en son nom. C'est une question de conscience. — L'erreur? direz-vous; mais M. Richet admet qu'il a pu être trompé. — Le dire ne suffit pas. Du moment qu'on signalait des probabilités, il fallait recueillir et publier ces probabilités. — Ce n'est pas à lui à le faire, c'est à ses adversaires — Taisez-vous, ô avocats! nous ne sommes pas ici au barreau. Richet seul peut défaire le mal qu'a fait Richet, si Richet a fait du mal. — Croyez-vous que l'on fasse aussi aisément le voyage d'Alger? — M. Richet est dans une situation matérielle qui lui permet de le faire. Si sa santé ne le lui permettait pas, il a des amis. La vulgaire probité exigeait qu'il fît une enquête. Ces deux ou trois mots : « Il se peut que je me sois trompé », ne font pas un contre-poids suffisant à de nombreuses pages où l'on cherche à établir qu'on ne s'est pas trompé, qu'on n'a pas pu se tromper.

Une enquête, vous dis-je, une publication où se trouveront côte à côte toutes les opinions pour et contre, les calmes et les véhémentes; de nouvelles expériences; un examen clinique des sujets; des faits, des documents; et non pas des plaidoiries subtiles, dont la science n'a que faire! On ne doit même pas discuter sur le rapport de M. Richet, puisqu'il est incomplet, puisqu'il y a eu des incidents suspects et que M. Richet ne nous en a pas fait part.

(1) *Annales des sciences psychiques*, avril-mai 1906, p. 242.

LES LIVRES

Les Indiscrétions de l'Histoire (troisième série), par le docteur CABANÈS. — 1 vol. in-16, de 384 pages, avec 12 gravures hors texte. Couverture en deux couleurs, prix : 3 fr. 50.

Le Dr CABANÈS, dont les travaux de clinique rétrospective ont déjà soulevé tant de polémiques, excité tant d'ardentes curiosités, poursuit, dans ce nouveau volume — la troisième série des *Indiscrétions de l'Histoire* — la solution de problèmes qui n'intéressent pas seulement le médecin, mais tout esprit éclairé, soucieux de pénétrer les mobiles secrets, souvent d'ordre physiologique ou pathologique, des événements historiques.

Comme pour nous mettre en appétit, en manière de prologue, le Dr CABANÈS fait, à son ordinaire, une incursion dans le passé, dont il nous révèle les mœurs plus qu'étranges dans ces chapitres aux titres suffisamment évocateurs : *Le Nœud de l'aiguillette*; *les Causes grasses; à l'ancien Parlement; la Recherche de la paternité au temps jadis.* Puis, fidèle à une méthode dont le succès a consacré la valeur, l'auteur du *Cabinet secret*, vagabondant sur les plates-bandes de l'histoire, étudie tour à tour, au hasard de sa fantaisie, la nature du poison donné à *Socrate*; le genre de mort auquel succomba le grand *Alexandre*; la maladie, aux origines suspectes, de *Calvin*; la mentalité de l'excentrique reine *Christine* de Suède; la prétendue épilepsie de *Napoléon Ier*; les derniers moments du *duc de Berry*, d'après la relation originale de Dupuytren, etc.

Les amateurs d'épisodes révolutionnaires trouveront à glaner, dans les *Indiscrétions de l'Histoire*, deux études d'un vif intérêt : *A qui doit-on imputer la mort de Lavoisier ? — Une infirmerie-prison sous le régime de la Terreur.*

Au résumé, la lecture de la 3e série de ces *Indiscrétions* est, comme celle des deux précédentes, un régal savoureux pour les lettrés autant que pour les simples curieux. C'est de l'érudition qui se fait aimable, pour se mettre à la portée du plus grand nombre.

Le Gérant : GASTON MERY.

Paris. — Imp. Jean Gainche, 15, rue de Verneuil,
Téléphone 724-78.